

La Pérouse, navigateur au long cours

Casanova, navigateur du cœur

La Pérouse et Casanova, deux aventuriers du XVIII^e siècle, deux personnages historiques qui ont vécu en hommes libres... L'un parcourt le monde sur ses bateaux, l'autre sillonne l'Europe en séduisant les femmes. Alors que La Pérouse est au cœur de la guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique, Casanova se démène pour la publication de son roman *l'Icosameron*.



Portrait de Jean-François de Galaup (1741 – 1788), comte de La Pérouse, marin français de la Marine Royale, disparu en mer lors d'un naufrage en 1788.

La Pérouse se bat pour l'indépendance américaine

De 1775 à 1783, la guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique, qui oppose les colons britanniques d'Amérique du Nord (aussi appelés les insurgés) à la Grande-

Bretagne, fait rage. La France entre dans cette guerre en 1778 aux côtés des Américains en apportant une aide navale et terrestre ainsi qu'un soutien matériel. C'est dans ce contexte que le grand navigateur Jean-François de Galaup (1741 – 1788), comte de La Pérouse, écrit cette lettre en mars 1781 au général de Rochambeau (1725 – 1807), commandant des troupes françaises sur le continent américain. Il lui fait le compte-rendu non seulement de son sentiment sur la guerre mais aussi de son entrevue avec le général américain George Washington, qu'il qualifie de « grand homme très sage, très modéré et qui n'est point enivré du grand rôle qu'il joue dans le monde. » Plus qu'une lettre, il s'agit d'un véritable document historique faisant état de la situation de la guerre et des relations franco-américaines. Les États-Unis sont à quelques mois de la victoire décisive de Yorktown, colonie de Virginie (bataille qui se déroulera du 26 septembre au 19 octobre 1791)... mais la situation est encore incertaine au moment où La Pérouse écrit sa lettre. Le général Washington se concentre alors sur New York, aux mains des Anglais, ignorant que la flotte française commandée par l'amiral de Grasse est parvenue à quitter Brest malgré la surveillance anglaise. Il demande à La Pérouse, lors de leur entrevue, sur quelle aide il peut compter venant de la France car les insurgés ne peuvent,

seuls, vaincre l'Angleterre : « Je vous prie de me dire, monsieur, autant que vous le pouvez sans trahir ce que vous devez, si vous savez sur quels secours je puis compter cette année. » Le comte français aborde, quant à lui, la question de l'argent donné par son pays au Congrès : « J'osais ensuite lui demander s'il était bien certain que [les fonds] de la France [...] fussent uniquement destinés par le Congrès aux opérations de guerre. Il me répondit qu'il en était sûr. » Même si les colonies britanniques en Amérique ont été ses adversaires durant la guerre de Sept ans¹, la France voit son intérêt stratégique dans l'affaiblissement du Royaume-Uni et l'effritement de son territoire colonial. De plus, Louis XVI a de nouveau les moyens de rivaliser avec la puissance maritime de l'Angleterre grâce au développement et à la restauration des flottes françaises. Et c'est ce dont les insurgés ont besoin : un allié qui puisse faire face à l'Angleterre sur son terrain favori, la mer. Ainsi La Pérouse écrit au général Rochambeau : « On ne pouvait penser à Versailles que vous dussiez faire le trajet par mer, puisqu'on connaissait la supériorité des Anglais et que je crois que loin d'augmenter notre escadre, elle recevra ordre de se joindre à la masse des forces maritimes

¹ La guerre de Sept ans (1756 – 1763), appelée « French and Indian war » aux États-Unis, a notamment opposé la France et l'Angleterre sur le territoire américain.

et il a jointe voyant son doute, que je lui en disais trop souvent
 que officiers chargés, ou faisoit partie d'une expédition, ne voyoit que ce qui l'intéressoit
 mais que les ministres du Roi étoient obligés de se mettre au dessus de tout et
 de veiller de la Sur toutes les parties, qu'il ne perdis pas de vue que celle
 de l'Amérique étoit une des plus essentielles. Voilà mon général toutes les vérités
 que je lui ai dites, mais ayant eu des conversations avec plusieurs de vos officiers
 et ne les voyant pas de voir aussi mes conjectures, parce que vous pouvez
 comment des dispositions, qui font voir que si je me suis trompé vous
 point utiles si j'ai deviné la vérité, mais encore une fois tenez vous en
 gardez l'entente mon opinion parce qu'il est possible que je sois dans l'erreur
 et je devois au desespoir de vous y jeter.

Il me paraît que Mr de Vergennes pensoit que tout moyen de forcer les Anglais
 à se retirer de l'Amérique étoit égal, vous sentez que donner
 le principe on doit faire choix de celui qui promet le plus de succès et
 qui est le moins dispendieux: ainsi par exemple on est persuadé à Versailles
 que New York est plus difficile à prendre que la Jamaïque, New York est
 que l'est au dernier point qu'on pourroit, lequel je viens de dire, n'est qu'une
 composition, pour mieux expliquer mes idées j'ignore les projets de la cour
 et je suis même persuadé que la jonction de la Hollande aura changé
 de puis mon départ, mais alors je pensois que le corps d'armée que vous
 commandez seroit porté à sept ou huit mille hommes au plus, que vous
 ferois ordonner de valuer Roddland et de vous porter en vous concertant

à la cour de la Pérouse

Mon général

Mr de Touches me marque, que vous lui avez fait part des conversations que
 nous avons eues ensemble. Comme je crains de n'avoir pas mis assez de suite dans
 ce que j'ai pu vous dire de vive voix, je vous demande la permission de me
 répéter par écrit. J'y joindrai aussi le Régal de mon entretien avec le
 Général Washington, convaincu qu'aucun fronton de quelque considération ne
 doit rien dire à ce général, que vous ne soyez informé, afin que vos pensées
 toujours en quelque sorte, lui soient connues, qui me paraît être d'un grand homme
 et en sage, très modeste et qui n'est point enivré de grand rôle qui joue dans
 le monde.

J'ai pu vous dire mon général, qui n'ayant été chargé par moi de tout ce qui se traite
 des objets de marine, le seul travail que j'aie fait avec Mr de Castres a été celui de
 la provisionnement de notre escadre, et des dépenses, indépendamment de celle de
 de faire, quand, à la demande que j'ai faite d'une augmentation de forces navales
 cet objet étoit relatif au projet de la guerre qu'on me propose de faire dans le
 continent de l'Amérique cette année, n'a pu être déterminé, mais que le conseil
 du Roi n'avoit rien arrêté là-dessus lors que je suis parti. Les projets de
 de moins de Castres ont été qu'il devoit des ordres positifs afin que si en
 me longant dans son département pour l'exécution des projets ultérieurs de
 la France dans l'Amérique continentale.

Lettre autographe du comte de La Pérouse adressée au général de Rochambeau, mars 1781.

françaises que la France aura cette année en Amérique [...] j'ajouterai pour finir mon roman que je crois qu'un seul général commandera, à l'instar de Rodney, toutes les forces maritimes répandues depuis La Martinique jusqu'à Boston et qu'on verra des masses courir les mers et rarement des petites divisions. »

En France, la déclaration d'indépendance des États-Unis en 1776 provoque un engouement général dont témoigne aussi La Pérouse dans sa lettre : « J'avais été témoin de l'enthousiasme de toute la France pour la cause de l'Amérique, qu'il n'y avait pas d'homme de qualité à Versailles qui ne désire une place de volontaire dans son armée² et tous les ministres m'avaient paru avoir autant de chaleur pour le succès de l'indépendance que le reste de la nation. » La Pérouse

² L'armée de Washington.

aborde également l'augmentation nécessaire des effectifs militaires et notamment des forces navales : « Le seul travail que j'ai fait avec Mr. De Castres a été celui de l'approvisionnement de notre escadre, et des dépenses indispensables qu'elle est obligée de faire quant à la demande que j'ai faite³ d'une augmentation des forces navales. Cet objet étant relatif au projet de la guerre qu'on me propose de faire dans le continent de l'Amérique cette année n'a pu être déterminé puisque le conseil du roi n'avait rien arrêté là-dessus lorsque je suis parti. » Il fait aussi part à Rochambeau des différentes opinions au sein du camp français : « Il m'a paru que Mr. De Vergennes pensait que tout moyen de forcer les Anglais à reconnaître l'indépendance de l'Amérique était égal, vous sentez que d'après ce principe on doit faire choix de celui qui promet le plus de

³ Barré dans le texte.

succès et qui est le moins dispendieux, ainsi si par exemple on est persuadé à Versailles que New York est plus difficile à prendre que la Jamaïque, soyez certain que c'est au dernier parti qu'on s'arrêtera. »

Le 14 août 1781, le général Washington apprend que la flotte de l'amiral de Grasse a accosté en baie de Chasapeake. Il renonce alors à New York pour concentrer ses forces sur Yorktown où le général anglais Cornwallis refait ses forces. En concertation avec les troupes françaises de Rochambeau et de La Fayette, il met en place un étai terrestre et maritime autour des troupes anglaises. La victoire est décisive et en 1783, l'Angleterre doit reconnaître l'indépendance des treize colonies. George Washington deviendra en 1789 le premier président de cette nouvelle nation américaine. ■



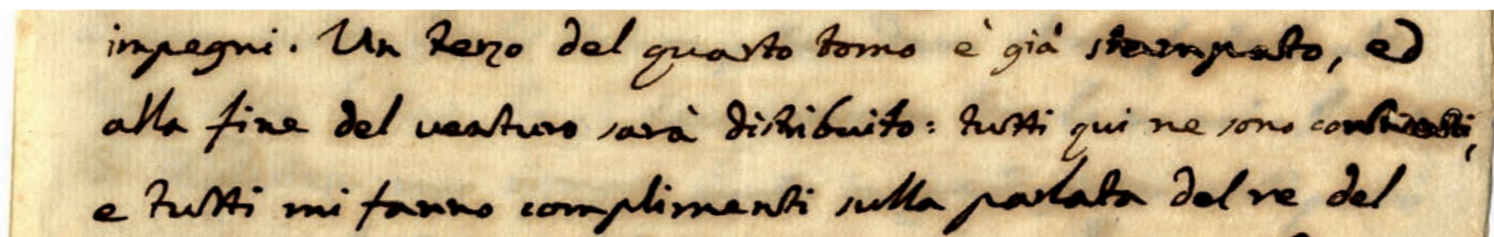
Buste de Casanova provenant du château de Waldstein.

Casanova, plaisirs... littéraires

Cette lettre, écrite le 21 mai 1788 par Giacomo Girolamo Casanova de Seingalt (1725 – 1798), nous amène à évoquer la dernière partie de sa vie, qu'il consacra principalement à l'écriture et à une volumineuse correspondance. À 63 ans, l'aventurier, célèbre pour ses mœurs libertines, s'est assagi, même s'il lui arrive encore de succomber aux charmes de quelques servantes du château de Dux, en Bohême, où depuis 1785 il est conservateur de la bibliothèque du comte Waldstein ; ce dernier apprécie particulièrement la compagnie du brillant causeur et l'exhibe presque comme une curiosité devant ses invités. Nourri, logé,

Casanova bénéficie d'un bon salaire, d'un domestique personnel et même d'un équipage. Quand Waldstein est au château, il jouit d'une vie sociale agréable. Mais en l'absence de son hôte, il se retrouve prisonnier de quatre murs, contraint de limiter le périmètre de ses voyages et conçoit peu d'intérêt pour son travail. À côté de la vie trépidante qu'il menait à travers l'Europe - tour à tour officier, violoniste, charlatan, homme d'affaires, diplomate, indicateur de l'inquisition, imprésario, prompt aux scandales et aux duels, passant des cours européennes et des rencontres avec les grands esprits des Lumières à la prison, touchant aussi aux arts, aux lettres et aux sciences - ces treize dernières années se présentent tristement, assombries encore par les persécutions des domestiques jaloux dont il se plaint fréquemment. Les tracasseries quotidiennes, l'ennui, mais aussi l'environnement même - une bibliothèque de plus de quarante mille volumes pour lui tout seul - le poussent donc à se réfugier dans l'écriture d'où jailliront deux œuvres autobiographiques qui feront sa gloire posthume, *Histoire de ma fuite des Plombs de Venise* (1787) et *Histoire de ma vie* (1822), ainsi qu'un roman publié en 1788, *Icosameron*, dont il est question dans cette lettre. Ce roman utopique et fantastique, inspiré des *Voyages de Gulliver* de Swift, relate les aventures d'Édouard et Élisabeth, qui après un naufrage, arrivent au centre de la terre peuplée par les Mégamicres, une étrange société hiérarchisée, cultivée, policée, un paradis qui se révélera illusoire. Écrit dans la tradition du récit de voyage, en vogue au XVIII^e siècle, cette somme est aussi prétexte à de longues digressions philosophiques et réi-

ter l'intérêt de Casanova pour l'aventure, les récits historiques et les sciences, notamment dans la description des machines scientifiques qui s'apparentent à de lointains cousins du télégraphe, de la télévision ou de l'avion. Sa correspondance atteste qu'en 1785, il existait déjà une version réduite du récit, écrite en italien mais qui n'a jamais été retrouvée. C'est pendant sa retraite à Dux, en novembre 1786, qu'il recommence à écrire *Icosameron*, en français et en modifiant son projet initial. La publication en 5 tomes s'étend de janvier à août 1788. Dans sa lettre datée du 21 mai, Casanova, séjournant à Prague pour orchestrer l'impression, informe le comte Collalto, l'un de ses anciens protecteurs, de la livraison de 24 exemplaires, confiée aux bons soins de Waldstein, et annonce qu'« un tiers du quatrième tome est déjà imprimé, et à la fin du [mois] prochain, il sera distribué. » Pour financer son projet, Casanova a fait appel à des souscripteurs, pour la plupart de la noblesse pragoise : « J'ai écrit une lettre respectueuse au prince Louis de Lichtenstein, par laquelle je le remercie de l'honneur qu'il m'a fait de s'associer, et dans le même temps je le prie de bien vouloir remettre tout le montant de la souscription entre les mains de la comtesse Clary de Ligne, ou entre celles très vénérées de Votre Excellence. » En outre, les avis favorables de son entourage donnent à l'écrivain toutes les raisons de se montrer confiant pour la réception de son œuvre : « Tout le monde ici est très content et tous me font des compliments ». Alors qu'il attend de cette entreprise ambitieuse la consécration littéraire, la déception est d'autant plus grande que l'échec est double. Les 150 souscriptions



« Un terzo del quarto tomo è già stampato, ed alla fine del venturo sarà distribuito : tutti qui ne sono contentissimi e tutti mi fanno complimenti... »

« Un tiers du quatrième tome est déjà imprimé, et à la fin du [mois] prochain, il sera distribué : tout le monde ici en est très content et tous me font des compliments... »

péniblement acquises, et les ventes médiocres en librairie ne suffisent pas à payer l'imprimeur, entraînant la déroute financière de Casanova. Mais le plus blessant émane des critiques acerbes proférées à l'encontre de l'Icosameron, notamment celles de la Gazette de Léna : « Il convient de ne pas trop dénouer le fil du sujet, sous

peine de voir se constituer un écheveau inextricable : l'histoire est tellement fade, languissante, ennuyeuse, que l'intérêt et le divertissement disparaissent au fil des pages. Tel est l'Icosameron. » La gazette refuse de publier la réponse de Casanova, en raison de la violence des termes. Il reste longtemps aigri par cet insuccès, défendant

encore son roman en 1793, dans un texte intitulé l'Esprit de l'Icosameron. Malgré les faiblesses imputées au roman, il n'en demeure pas moins un ancêtre remarquable de la science-fiction moderne, dont Jules Verne se souviendra lorsqu'il écrira Voyage au centre de la terre. ■

Cécile Enjelvin

Eccellenza Pròn Mio. Adorab:^{no}
 Praga 21 Maggio 1788
 È cosa sicura che V. E. non possa dare al mio fratello altri
 tomi oltre li dieci, che gli fece passare tra le mani. Il conte
 di Waldstein mio signore giunto in questi giorni costì portò
 seco un pacchetto con altri 24 esemplari, che compongono
72 tomi, a questi secondo il concertato debbono aver fatti
 consegnare a V. E., abbenechè la manione li addorranne al
 mio fratello: sta a vedersi, se il conte poverà a fare subito
 rimettere il pacchetto, o se lo dimenticherà, poiché quan-
 tunque abbia ottimo core, un povero non può avere per
 lui intervanzionimo se non riguarda cavalli. Scriverei
 oggi al conte per raccomandargli la celerità, acciò codesti
 avioiati non si disgustino per troppo aspettare. Ho scritto
 una rispettosa lettera al principe Luigi di Sichtenstein,
 nella quale lo ringrazio dell'onore che mi ha fatto di
 avioiarsi, e nel medesimo tempo il prego di far passare l'
 intero valore della sottoscrizione tra le mani della contessa
 Clavi-figue, o tra le venerate di V. E.

Lettre de Casanova adressée au comte Collalto, Prague, 21 mai 1788.